

LA SCISSION SYNDICALE EST CHOSE FAITE...

Le «*malaise*» qui régnait dans la C.G.T. s'est transformé en crise et le divorce entre les directions syndicales et la masse des travailleurs syndiqués ne peut plus être dissimulé.

La question se pose maintenant de savoir si les positions contradictoires adoptées par la direction politique de la C.G.T.. d'une part, et par les syndiqués du rang d'autre part, vont entraîner une scission formelle dans la grande centrale.

Dans les faits, cette scission existe depuis fort longtemps. Il existe deux C.G.T., l'une officielle et légale (qui parle par la voix du C.C.N., par l'intermédiaire des hauts fonctionnaires, par des projets de loi déposés à la Chambre, dans les commissions économiques, dans les comités du Plan, à tous les échelons de l'administration d'État, l'autre réelle. La C.G.T. officielle n'est que l'instrument, le phonographe des «*partis*», et avant tout du parti communiste qui, par le cumul des fonctions politiques et syndicales de ses militants, par la discipline de ses cellules, par la militarisation de ses cadres, contrôle en fait les rouages essentiels de la vie syndicale. (La fraction des anciens confédérés (Jouhaux et Bothereau - est prisonnière des éléments communistes, tout d'abord parce qu'elle ne contient que des fonctionnaires syndicaux, parce qu'elle est minoritaire ensuite, enfin parce qu'elle ne possède pas un programme énergique d'action). L'autre C.G.T., c'est celle des syndiqués, ce sont les syndiqués eux-même. Pendant longtemps elle a été chloroformée. Les discours, les slogans de la *Résistance*, de la *Bataille de la production*, puis de la *Baisse des prix*; l'espoir mis en diverses expériences gouvernementales l'on endormie, caporalisée, neutralisée. Toute la faute n'en revient pas aux syndicalistes. Avec l'entrée en masse de nouveaux adhérents en 1945, la tradition revendicatrice a été brisée, le jeu des tendances a été faussé, les anciens militants ont été submergés par l'assaut donné par les troupes staliniennes.

Mais cette C.G.T. de base a peu à peu senti qu'elle était négligée, qu'elle devenait une masse de manœuvre pour des intérêts incontrôlables. C'est de cette époque que date la scission morale. Cette rupture s'est exprimée de diverses façons. Il y eut baisse des effectifs (que la C.G.T. officielle se garde bien d'avouer mais qui est réelle), et désertion des assemblées syndicales, abandon des grandes réunions, méfiance envers les délégués qui exprimaient les points de vue des mandarins du C.C.N. au lieu d'être les interprètes des copains de travail.

Dans la vie courante, le syndiqué de base s'est aperçu que l'immense force de la C.G.T. n'est qu'apparente; que pour jouer un rôle dans la vie sociale du pays, il fallait appartenir à un parti, que pour bénéficier de menus avantages il fallait appartenir à un clan politique. Les six millions de travailleurs, puissance capable de balayer n'importe quelle combinaison gouvernementale, de faire triompher toute initiative audacieuse, au lieu d'être la clé de l'avenir français, n'étaient qu'une foule utilisée par les groupements extra-syndicaux.

Dans chaque conflit immédiat dont les travailleurs firent les frais et que les hauts dirigeants sabotèrent, la scission s'affirma plus nette. Grève du Livre, mouvement des postiers, actions revendicatives des cheminots, employés et fonctionnaires, opposaient tragiquement la C.G.T. officielle, empêtrée dans les manœuvres de politique intérieure et extérieure, à la C.G.T., vivante, collée aux réalités sociales par ses centaines de milliers d'adhérents.

A la lumière de cette situation, les principes d'indépendance du syndicalisme, d'action directe, de lutte contre l'État et contre le patronat - que nous défendions depuis toujours - reprenaient une signification immédiate. Nos mises en garde contre la formation d'une bureaucratie syndicale, contre l'asservissement des groupements de défense ouvrière aux administrations gouvernementales, contre la naissance d'une classe nouvelle d'exploiteurs, recevaient confirmation à l'occasion de chaque événement.

Par des canaux divers, des milliers de militants syndicalistes, dégoûtés de la foire électorale et des parades politiques, revenaient aux conceptions révolutionnaires, retrouvaient, dans la lutte de classes la possibilité de reformer une force qui se perdait, depuis dix ans. dans les sables de la collaboration et du maquignonage.

Mais pour la plupart des éléments de cadre, un immense chemin reste à faire. Dans des minorités comme celle de «*Force Ouvrière*», du «*C.E.T.E.S*» et de la «*Démocratie Ouvrière*», il existe des éléments qui ne visent qu'à se débarrasser des concurrents dangereux, du *Parti communiste*, mais qui possèdent le même mépris que leurs adversaires pour la «*masse*»; ces éléments espèrent en une technocratie, en un capitalisme d'État d'où la volonté ouvrière serait exclue. Mais nous savons également que pour beaucoup de travailleurs ces minorités apparaissent des oasis de fraîcheur, des endroits où la libre discussion existe encore, des centres où il est possible d'étudier. Or nous savons qu'entre Bothereau et les syndiqués qui se bagarrent dans les usines, il y a une différence de classe, qu'à chaque occasion soulignent les militants de la «*F.O.*» qui se plaignent de la torpeur et du manque de combativité de leurs chefs de file.

Au travers des luttes syndicales, nos mutants ont la possibilité, ont le droit, ont le devoir d'éclairer toutes ces bonnes volontés. Ce n'est pas sur la base de querelles politiques, ce n'est pas pour remplacer l'acrobatie stalinienne par la déliquescence socialiste, que nous nous battons.

Les anarchistes sont pour quelque chose dans l'existence de la C.G.T. Ils ont les premiers bravé l'imbécillité des temps et des hommes pour créer ces cellules d'un monde nouveau. *Bourses du Travail* et *Fédérations d'industrie*. Ils ont été au premier rang des manifestations revendicatives. Ils sont les pères des méthodes de la chaussette à clous, du manche de pioche et de la solidarité agissante. Ils ont conservé la sens de la dignité ouvrière.

Leurs idées se sont maintenues intactes dans de larges couches de la population laborieuse, alors même que leur force numérique semblait parfois dérisoire. Et la grande montée de 1936 les a vu encore au premier rang. La grève de Sauter et Harlet, la première des occupations d'usines revint à l'initiative de militants anarcho-syndicalistes.

Cette expérience, et l'afflux de travailleurs vers nos conceptions nous donnent une responsabilité énorme.

Quelle est la tâche du militant ou du sympathisant libertaire dans les luttes revendicatives d'aujourd'hui? Et quel rôle nos camarades doivent-ils jouer dans la scission?

Mêlés comme nous le sommes aux multiples efforts qui tendent à rendre au syndicalisme ouvrier son visage révolutionnaire, notre présence dans les syndicats autonomes, dans la C.N.T., dans les syndicats de la C.G.T., mais avant tout sur les lieux du travail et dans l'action efficace, ne s'accompagne d'aucun désir de conquête ou de noyautage. La question de la scission ne peut donc, pour nous, se présenter comme un problème en soi. Nous croyons que la lutte des classes doit passer avant tout intérêt, particulier à une organisation quelconque.

Le vrai problème est de rendre aux travailleurs un terrain libre où ils pourront s'exprimer, étudier et décider de leur sort, choisir les méthodes de lutte les mieux adaptées aux situations changeantes.

La grève de chez Renault, le conflit dans les P.T.T., nous montrent que l'essentiel est de demeurer lié à la classe ouvrière, à ses espoirs et à ses combats.

La scission en elle-même n'est ni un bien, ni un mal. Elle est un fait. Pour une part, elle est née de l'exploitation des sentiments de liberté, de solidarité et de justice des travailleurs par l'arrivisme des clans et des castes politiques ou sociales. Pour une seconde part la scission provient de la réaction légitime des travailleurs à de telles entreprises de colonisation bureaucratiques. Le seul problème est de savoir si les clans et les castes parviendront à tromper ou à museler la classe ouvrière. Ce qui s'avère de plus en plus douteux. car déjà les masses sont en mouvement.

De sévères avertissements aux ambassadeurs soviétiques comme aux représentants des intérêts anglo-saxons dans le mouvement syndical ont été donnés, non par nous, mais par la classe ouvrière elle-même. La CGT officielle a subi un échec aux élections de Sécurité sociale. La C.G.T. officielle a été désavouée par les grévistes des P.T.T. et du Livre. La C.G.T. officielle a été reniée par les ouvriers de chez Renault.

Nous serons aux côtés de la C.G.T. véritable contre la C.G.T. officielle. Nous serons aux côtés de la C.N.T., là où elle est à l'action. Mais, surtout, nous serons dans l'unité d'action sur le lieu de travail, sans distinction d'étiquettes et de catégories. Et nous confirons l'espoir que de cette expérience sortira une classe ouvrière unie, combative, groupée dans des organisations économiques fortes de millions d'adhérents; une classe ouvrière qui par elles, prendra le premier rôle dans la succession du système capitaliste agonisant.

Louis MERCIER-VEGA,
Santiago PARANE.
